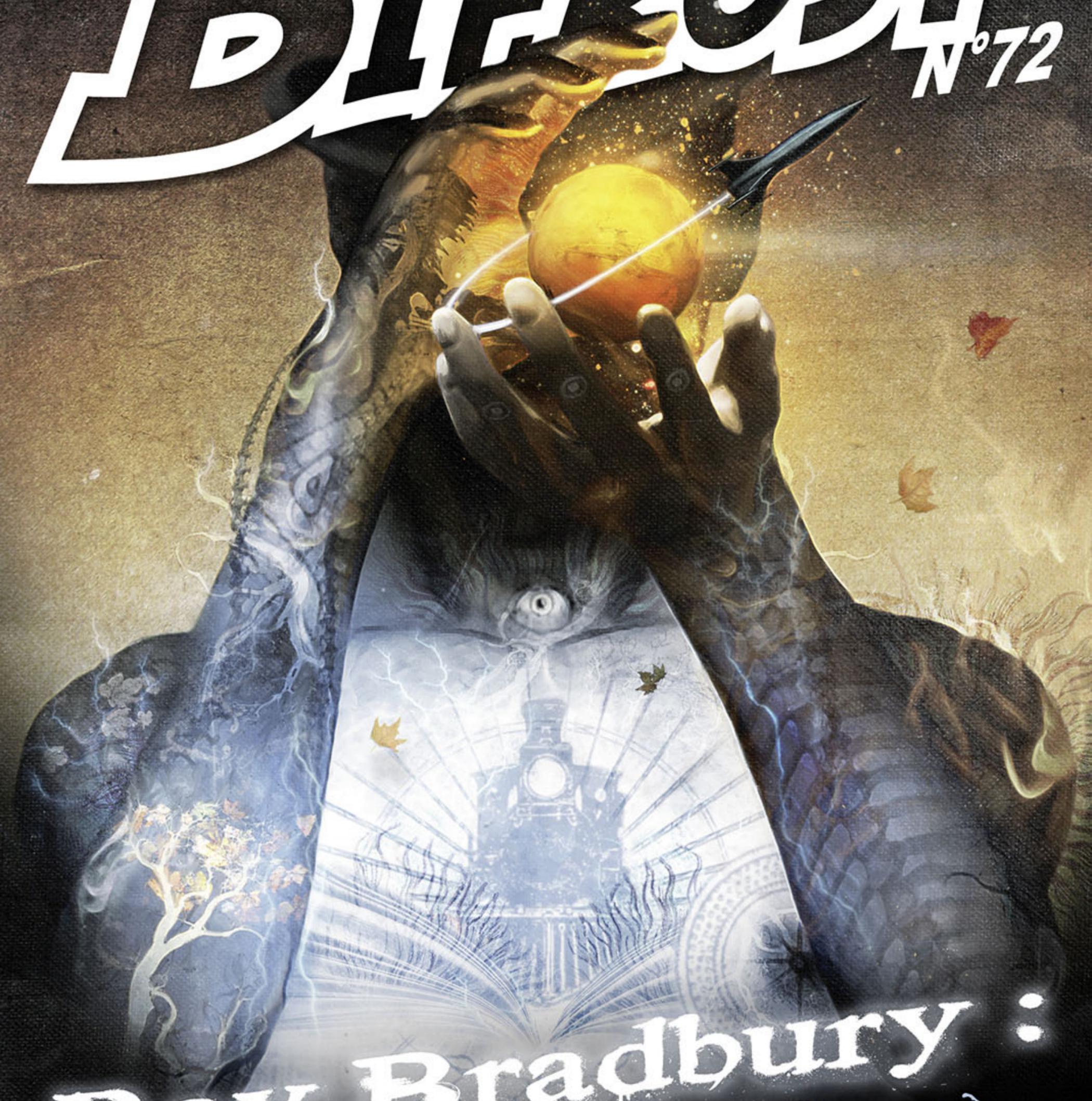


La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°72



Ray Bradbury :
sculpteur de rêves

Sommaire

► Interstyles

- Le Cercueil 6
Ray BRADBURY
- Le Réveil des Hommes Blancs 16
Christian LÉOURIER
- Un Petit voyage 38
Ray BRADBURY
- Le Pacha 48
Jean-Philippe DEPOTTE
- La Grande roue 70
Ray BRADBURY

► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 82
- Le coin des revues,
par Thomas Day 116
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
le mythe des hommes-poissons
par Pierre Stolze 120
- Paroles de Libraire : l'Atalante, le bateau livres
par Hervé Le Roux 123
- AU TRAVERS DU PRISME : RAY BRADBURY
- Chroniques bradburiennes,
par Pierre-Paul Durastanti 128
- Fahrenheit 451 : l'autodafé ou le bonheur ardent,
par Xavier Mauméjean 138
- Mars la Rouge :
ou comment Ray Bradbury a révolutionné la SF soviétique,
par Patrice Lajoie 143
- Un écrivain à Hollywood,
par Sophie Corradini 145
- Lectures du Pays d'Octobre :
parcours critique de l'œuvre de Ray Bradbury 150
- Bibliographie de Ray Bradbury,
par Alain Sprauel 167
- SCIENTIFICTION
- Terres en vue !
par Roland Lehoucq 178
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Normes : pour quelques news de plus,
par Org 185
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

« **Vous allez franchir** la barre des quatre-vingt-dix ans dans quelques semaines...

Ça vous inspire quoi ? », demande Sam Weller. « Ce furent quatre-vingt-dix années aussi incroyables qu'excellentes », répond le vieil homme à ses côtés. « Si vous pouviez voyager dans le temps et revenir à un moment donné de votre vie, lequel choisiriez-vous ? », insiste le biographe. Et l'autre de répondre : « Chaque instant de tous ces moments, sans exception. Car ils ont tous été incroyables, et je les ai tous savourés à leur juste valeur. Vous savez pourquoi ? Je suis resté un enfant. L'homme que vous voyez ici n'est pas un vieillard. C'est un gamin de douze ans, et ce gamin s'amuse toujours autant. » Nous sommes à la Comic-Con de San Diego, à l'été 2010... Ray Bradbury discute avec son biographe officiel. Ce sera sa dernière apparition publique ; il mourra deux ans plus tard, presque jour pour jour.

« *Je suis resté un enfant. [...] Un gamin qui s'amuse toujours autant.* » Il y a sans doute ici une part du secret expliquant l'aura exceptionnelle de l'œuvre bradburienne, son universalité, son caractère infrangible, insensible au temps qui passe : Bradbury parle à l'enfant qui sommeille en chacun de ses lecteurs. Il le divertit, le fait rire, rêver, cauchemarder aussi. Car derrière l'insouciance apparente du personnage (il est étonnant de constater à quel point il sourit sur la quasi-totalité des photos qu'on lui connaît, combien il se dégage un allant, un dynamisme, une jovialité manifeste dans l'ensemble de ses interviews ou presque), on ne peut naturellement nier la part d'ombre du père de *La Foire des ténèbres*... « *C'est la vie, dit McDunn. Attendre toujours quelqu'un qui ne revient pas. Aimer toujours plus quelqu'un qui vous aime toujours moins. Et au bout d'un certain temps arriver à vouloir le tuer pour qu'il ne puisse plus vous faire souffrir.* » (« *La Sirène* », in *Les Pommes d'or du soleil*.) Bradbury a vécu une enfance marquée par la mort (comme on le verra plus avant dans l'article de Pierre-Paul Durastanti au cœur de notre dossier). Mais à l'encontre de nombre d'auteurs qui traversèrent des épreuves assez semblables (on pense à Philip K. Dick, bien sûr), et en développèrent une œuvre façonnée par l'angoisse et les pulsions mortifères, Bradbury semble être ressorti de ces traumatismes, d'une certaine culpabilité initiale (là encore, Dick vient à l'esprit), chargé d'une énergie exceptionnellement positive (sans doute nourrie, impossible de l'ignorer, par un succès populaire aussi considérable que précoce, contrairement à l'auteur de *Blade Runner*, pour filer la comparaison). Ainsi, même dans le cauchemar, le terrifiant, chez Bradbury, l'émerveillement n'est jamais loin. « *La vie est un mensonge perpétuel qu'on se fait à soi-même. Qu'on soit un petit garçon, un jeune homme ou un vieillard.*

Qu'on soit une fillette, une jeune fille ou une femme, elle consiste à faire de pieux mensonges et à les rendre vrais. A tisser des rêves et à les étayer avec des intelligences, des idées, de la chair et toute l'authenticité du réel. Finalement, tout est promesse. » (« *Le Convecteur Toynbee* », in *A l'ouest d'Octobre*.) Du mensonge, donc, à la promesse, qui est aussi l'espoir... Telle est l'œuvre qui nous occupe, nostalgique d'un passé magnifié, d'une époque qui ne fut jamais véritablement (l'enfance, toujours), habitée d'une manière de mensonge ontologique, en quelque sorte, mais aussi portée par la promesse d'une aube dorée, d'une foi secrète en la vie, dans ce qu'elle a de proprement merveilleux. « *Il faut sans cesse se jeter du haut d'une falaise et se fabriquer des ailes durant la chute.* » L'art du vertige... Là encore, on comprend le caractère universel de l'œuvre qui nous occupe. Et il est peu de dire qu'universelle, elle l'est. Tant au niveau de sa diffusion que de son influence (plus loin, Patrice Lajoye nous expliquera en quoi cette dernière a, par exemple, révolutionné la science-fiction soviétique). Aujourd'hui,

Ray Bradbury est partout. Chez Stephen King (lisez l'excellent *Joyland*, le dernier de ses romans, qui prend place au cœur d'un bien étrange parc d'attractions), Neil Gaiman (dont les textes réinventent sans cesse un « réalisme magique » ô combien bradburien), Clive Barker, bien sûr (qui, comme Bradbury, conçut des attractions de fête foraine), mais aussi, plus près de nous, dans le goguenard monstrueux d'un Jérôme Noirez et sa *Féerie pour les ténèbres*... Traduite (en 1991, William F. Nolan, dans sa préface à *The Bradbury Chronicles*, une anthologie hommage, évoque trois cent cinquante éditions différentes dans plus de trente pays !), adaptée au cinéma et à la télévision à de nombreuses reprises, en pièces de théâtre, en bandes dessinées... l'œuvre de l'auteur des *Chroniques martiennes* est incontournable, et ce à l'échelle du monde, tout simplement, chose d'autant plus impressionnante qu'on parle avant tout ici de nouvelles, et forts courtes pour l'essentiel...

Si, en toute légitimité, il est possible de considérer John W. Campbell comme le maître d'œuvre de la SF moderne (au côté duquel on placera Frederik Pohl, récemment disparu, et auquel nous rendons hommage en fin du présent numéro), il ne fait aucun doute que les trois grands architectes du genre, dans son acception contemporaine, sont Robert Heinlein, Isaac Asimov et... Ray Bradbury, bien sûr (le seul de la Trinité à ne devoir d'ailleurs pas grand-chose à Campbell). Ainsi est-ce au dernier de ces trois géants que nous nous attaquons ici (après Heinlein dans notre n°57, et Asimov dans notre 66^e livraison), sans doute celui qui, des trois en question, transcenda le plus les frontières du champ SF, faisant œuvre littéraire avant tout, œuvre de styliste, de poète, œuvre tout court, en somme, irriguée par un substrat plongeant ses racines aussi bien dans le terreau de la science-fiction de l'âge d'or que dans celui, plus sombre, d'un fantastique aux échos transgressifs et grotesques (felliniens, oui, un réalisateur qu'il adorait, ce qui ne surprendra personne). Bradbury ne se considérait pas comme un écrivain de science-fiction à proprement parler. Ce qui ne l'empêchait pas de juger cette dernière comme « [...] la littérature la plus importante de l'histoire parce qu'elle est l'histoire des idées, l'histoire de nos civilisations naissantes... La science-fiction est centrale dans tout ce que nous avons fait, et les gens qui se moquent des écrivains de science-fiction ne savent pas de quoi ils parlent. » (propos extraits d'une interview de mars 1995 parue dans le *Brown Daily Herald*). Aussi est-ce en qualité de revue de science-fiction que nous rendons ici hommage à ce maître immense qu'on revisitera sans cesse, nous rappelant ainsi au gamin de douze ans que nous avons tous été, gamin émerveillé que les temps actuels ne favorisent guère, ce qui confère à l'œuvre de Ray Bradbury une urgence plus essentielle encore... Et puis, ne sommes-nous pas en octobre ?

Olivier GIRARD

